

Compte-rendu de lecture :

B. HOLAS : Le Gagou. Son portrait culturel, Paris, Presses Universitaires de France, 1975, 233 p. (+ planches photographiques).

L'auteur avertit à diverses reprises le lecteur que son but est de "fixer d'urgence ce portrait du Gagou écartelé entre deux modes d'existence pour qu'il puisse compléter, bientôt comme un simple souvenir, son album de famille" (p. 190).

Moins de précipitation eût été préférable pour que cette "esquisse par quelques traits de plumes" mérite réellement de constituer un document de "références" (p. 191) relatif à "un niveau donné d'évolution culturelle". Nous pensons plutôt que l'ouvrage contribue à obscurcir, voire à falsifier, la connaissance de la société gagou (ou, mieux, gban, comme l'auteur a raison de le signaler, sans pour autant utiliser dans son texte l'appellation correcte).

Les imprécisions et lacunes, tout d'abord. Elles abondent au fil des pages. Et tout d'abord en ce qui concerne l'énumération des principaux groupements territoriaux, qui passe de 4 à 5 selon les chapitres. Plus grave : l'auteur mélange complètement les appellations "indigènes" et les appellations administratives, ce qui lui vaut d'affubler tel ou tel groupe du nom du voisin (ex : l'auteur est bien en peine de citer les villages du cinquième groupe qu'il appelle "Gbowè" pour la bonne raison qu'il s'agit de ceux du quatrième "Mbôwé" bien que l'emplacement qu'il en donne renvoie plutôt au troisième "Gbando") (pp. 86-87).

Lorsque l'auteur aborde la description des "techniques d'acquisition", le tableau qu'il en brosse n'est guère plus sérieux. Quelques exemples : en ce qui concerne la chasse aux grands filets, (il donne d'ailleurs le nom générique gouro séyi (p. 47), le terme gban correspondant étant swi, et, plus précisément en ce qui concerne le grand filet de chasse : gɛbɛ) (1). L'auteur méconnaît gravement l'organisation de la chasse au filet, qui constituait pourtant une activité à telle point privilégiée que les groupes patrilocaux (qliqba et non kiriba que l'auteur emprunte à des auteurs anciens) se définissent par rapport à leurs filets d'origine. Sa principale erreur est de croire que la chasse ne

---

(1) La transcription des termes est en général inexacte. Il existe pourtant les excellents travaux linguistiques de Le Saout. D'autre part la méconnaissance qu'a l'auteur des termes gban l'amène à les utiliser de manière impropre. Quelques exemples : L'équivalent du sombé gouro est wɔkɔ, et non kekwi, qui est outre un instrument. Les expressions kosa, biyato, lāgo renvoient à des espèces de pagnes et non à un système monétaire; le terme madakwi renvoie au travail d'abattage du palmier, non à son instrument qui est madakwi. Les termes de parenté sont notés avec l'équivalent du pronom personnel, sans que l'auteur s'en explique, etc...

nécessitait qu'un filet (p. 47), alors que la coopération d'au moins deux d'entre eux était indispensable - ce qui permet au passage de mieux comprendre la constitution des groupes de résidence. Le schéma de la p. 55, où l'auteur donne une "estimation approximative de l'évolution des diverses occupations dans le cadre de l'économie communautaire," est touchant par l'effort qu'il manifeste de donner à de vagues impressions une apparence scientifique. De même, sa description de l'économie de plantations (café et cacao) ne dépasse guère le niveau des banalités. Aucune référence n'y est faite aux très graves problèmes actuels de saturation foncière et de pénurie de main-d'oeuvre (familiale et salariée), même si l'auteur, parlant du changement des activités agricoles se traduisant par la production de "cultures industrielles" n'hésite pas à parler de "plantation à l'échelle industrielle" (p. 66).

Avec "l'organisation sociale" et les phénomènes qui en découlent ("individu dans le cadre familial" et "chefferie") la description n'est plus seulement lacunaire : elle falsifie la réalité.

De manière générale, l'auteur est prisonnier d'une analyse "patrilinéaire" absolument déformante. Il affuble la société ghan d'une structure patrilinéaire dotée d'un pouvoir patriarcal absolu. En réalité, il s'agit d'un système de parenté typiquement bi-linéaire, encore qu'une analyse plus approfondie témoigne de l'importance de la "parenté d'alliance" et des configurations complexes de parenté qui en découlent. La parenté matrilineaire apparaît bien quelquefois dans le texte au détour de quelques observations ponctuelles sans pour autant être sérieusement envisagée (Ainsi p. 92 et p. 96, où l'on nous dit que "conformément à la règle de relations physiologiques (?), le nouveau-né appartient au lignage maternel dont il porte le nom dès sa venue au monde". C'est la seule référence aux clans et lignages matrilineaires, qui ont pourtant une très grande importance (kpɛ, utérins proches tels que les dãpɛ, etc...) (1). Toutes les descriptions relatives au "cycle familial", comme l'attribution de la descendance, le mariage, la mort et les funérailles, l'héritage enfin, sont donc fausses à force d'être incomplètes. Dans tous ces cas, en effet, les parents maternels jouent un rôle essentiel, que Tauxier avait déjà fort bien vu dans les années 1920.

---

(1) Pour être juste, une autre référence aux fonctions des maternels se trouve dans le texte, à propos de l'enterrement du défunt (pp. 115-116). Malheureusement un peu plus loin (p. 159), l'auteur nous apprend que ces fossoyeurs sont "des jeunes gens du kiriba endeuillé, parents du côté maternel du mort", ce qui constitue une contradiction dans les termes eu égard à l'exogamie de qliqba (p. 136) et à la patrilocalité (p. 136).

La description de la "chefferie" témoigne également d'un effort constant pour plaquer sur la réalité un formalisme juridique étroit, sans aucune référence aux conditions matérielles de reproduction de la formation sociale gban. Ce qui conduit l'auteur à quelques erreurs d'interprétation : ainsi, lorsqu'il parle du pouvoir d'attribution foncière du chef de la terre (toani ou toakine selon les régions). Ce n'était certainement pas "la relative pénurie en terrains de culture qui s'épuisaient vite par suite du système extensif, itinérant, de leur exploitation" qui permet de comprendre son fondement (s'il existait vraiment) eu égard au contexte spatilo-géographique précolonial.

Avec la "vie spirituelle", l'auteur aborde ce qui semble être son principal centre d'intérêt. La "mentalité du Gagou" apparaît au long du texte comme le fil d'Ariane de l'analyse. Ainsi, l'individu gban est-il "chasseur par tempérament" (p. 46); "les populations sylvestre ne semblent posséder qu'un très faible instinct d'épargne" (note 27, p. 208); "l'énivrement" occasionné par le "si substantiel rehaussement du niveau de vie" après l'achat du produit lors de la "traite", bien que cyclique, est "d'un poids assez lourd pour excercer sur le psychisme du jeune producteur de café une influence troublante. Parfois cette influence est de telle puissance qu'elle suffit non seulement à obscurcir les horizons intellectuels mais à dérégler toute la structure philosophique de l'individu isolé" (p. 212, 213). L'auteur décrit les diverses instances de l'antologie gban et quelques pratiques de soins, magie et sorcellerie. L'interprétation qu'il en donne ne se réfère visiblement qu'à ses propres catégories philosophiques, de manière complètement détachée de la structure sociale et économique du groupe étudié, et sans souci d'expliquer l'efficacité de l'idéologie gban autrement que parce que le "Gagou est réduit à des spéculations ou, chaque fois que la chose est possible, aux analogies empiriques", (p. 133) suivant le "besoin impérieux" de "s'abîmer dans les dédales, inquiétants mais excitants, du monde du sureél" correspondant "à un niveau donné d'évolution culturelle" (p. 181), et conformément au "système spécifique de pensées existentielles qui caractérise les structures culturelles d'un certain type archaïque de sociétés humaines" (p. 266). Tout cela se passe de commentaire.

En fin de compte, ce verbiage renvoie à une entreprise systématique d'infantilisation du "sujet" étudié, en l'occurrence le Gban. Les quelques pages sur les "habitudes alimentaires, comportements et besoins nouveaux" font se demander si l'auteur traite de personnes humaines ou d'animaux savants. Bien souvent, au demeurant, l'auteur se réfugie derrière les citations d'un racisme virulent du R.P. Bidou, quitte à se démarquer sur quelques détails.

Pour en venir aux informations utilisées, l'auteur évoque des travaux de terrains de 1948 à 1958, avec enquête de "vérification" (?) en 1960. La pauvreté des matériaux et les erreurs qu'ils contiennent inclinent à croire que le séjour sur le terrain fut épisodique. De plus, une très grande partie de l'ouvrage est constituée de citations des quelques auteurs ayant écrit sur les Gban. A ce titre, l'ouvrage de Tauxier de 1924, "Nègres gouros et gayous" était autrement plus riche que le texte de M. Holas. Quant au "manuscrit inédit" du R.P. Bidou, si souvent cité, sans doute aurait-il mieux valu que M. Holas le fasse éditer lui-même : au moins cet ouvrage aurait eu, lui, valeur de "témoignage" à un moment donné.

On est donc en mesure de se demander quelles sont les raisons de la publication de l'ouvrage de M. Holas. Serai-ce le désir bien intentionné de faire partager au lecteur sa découverte personnelle que la taille moyenne des Gban a augmenté de 9 centimètres entre 1920 et 1957 ? L'auteur semble en effet attacher une grande importance à "la question de la taille", à laquelle il consacre un certain nombre de pages. On ne sait d'ailleurs pas trop, eu égard aux remarques quelquefois contradictoires que l'on trouve dans le texte si l'auteur veut confirmer la thèse "de la peuplade pygmée ou pygmoïde" ou l'infirmer. Il déclare d'ailleurs plutôt pencher pour l'"hypothèse d'une récente, remarquable progression biologique" (p. 17). De toutes façons, sa discussion du problème reste très superficielle, ne serait-ce que parce qu'il se fonde uniquement sur la seule taille. Nous renvoyons donc les lecteurs aux travaux plus conséquents menés actuellement par une équipe de médecins à partir de la composition des groupes sanguins.

En conclusion, nous reposons la question : comment un éditeur "sérieux" peut-il publier un ouvrage de cette qualité ?

J-P. CHAUVEAU (O.R.S.T.O.M.)